



Anne Cheng, en 2021. GALLIARD

ROGER-POL DROIT

Bonne élève, mais têtue. Telle pourrait être, sur un bulletin scolaire imaginaire, la formule décrivant Anne Cheng. Encore faut-il préciser le sens et la portée de chacun de ces termes.

Celle qui fut toujours la première de sa classe, et fut aussi reçue première, à 20 ans, au concours d'entrée à l'École normale supérieure, est depuis 2008 professeure au Collège de France, titulaire de la chaire Histoire intellectuelle de la Chine. Cet impressionnant parcours, jalonné de travaux savants comme d'ouvrages publics (notamment son indispensable *Histoire de la pensée chinoise*, Seuil, 1997), n'a toutefois pas entraîné cette élève de l'école républicaine vers le conformisme académique.

Une exigence de réalité, de justice, de parole vraie, l'a poussée au contraire à mettre en cause les légendes et méthodes qui fabriquent, autour de la Chine, des représentations mythifiées, mystifiées et mystifiantes, finalement complètes de l'autoritarisme et de l'asservissement. Son obstination n'est donc ni une posture ni une provocation gratuite. Plutôt un patient travail d'information critique et de pédagogie lumineuse, destiné à donner accès aux textes et aux pensées de la Chine ancienne et de la Chine actuelle – afin de défaire les mirages et de dessiller les yeux.

Cet automne, pas moins de trois livres s'ajoutent à la longue liste des publications de la chercheuse. Le premier est un court texte autobiographique, *Désorienter la Chine* (CNRS Editions, « De vive voix », 76 pages, 9 euros, numérique 7 euros), qui se révèle surprenant et inattendu. Les deux autres sont des volumes collectifs. L'un s'intitule *Despotismes orientaux. Du proche à l'extrême* (codirigé avec Henry Laurens, Maisonneuve & Larose-Hémisphères, 340 pages, 26 euros), l'autre, *Penser en résistance dans la Chine d'aujourd'hui* (codirigé avec Chloé Froissart, lire l'encadré).

Évocation du travail de cette sinologue pas comme les autres, rencontrée dans son bureau au Collège de France, à travers quelques mots-clés.

Se raconter

« A 70 ans, je peux me permettre de suivre les désirs de mon cœur sans transgresser la règle... », dit Anne Cheng en souriant, paraphrasant Confucius, dont elle a traduit jadis les *Entretiens*. Les liens profonds qu'entretiennent son parcours de chercheuse et son histoire familiale, la sinologue avait préféré, longtemps, n'en rien dire. Elle les évoque dans *Désorienter la Chine*, de manière directe mais sobre, sans exhibitionnisme – seulement pour éclairer les causes et le sens de sa trajectoire intellectuelle.

« Parler de mon rapport à la Chine, cela veut dire parler de mon rapport à mon père, ma mère, mon mari... » Ce n'est pas comme d'être la fille unique de François Cheng – poète, essayiste, calligraphe, membre de l'Académie française. « Depuis toute petite, rapporter des carnets de notes où je suis la première était ma seule façon d'exister à ses yeux. » Son existence devient malaisée quand ses parents se séparent violemment, alors que la petite fille n'a que 4 ans. Sa mère part vivre à Pékin, où elle refait sa vie, avant de mourir renversée par un autobus.

Au moment de commencer sa thèse, la brillante étudiante envisage d'abord d'échapper à l'univers culturel familial et de mener une recherche sur le philosophe anglais John Locke (1632-1704), à Oxford. « Finalement, au lieu de prendre la tangente, j'ai décidé de prendre le Minotaure par les cornes. » Tout son travail va porter sur l'univers chinois – qu'elle percevait tout autrement que son père...

Anne Cheng voit et nomme les réalités chinoises

La sinologue, professeure au Collège de France, fonde son travail sur une critique tant des idées reçues sur la Chine que de celles qui sont distillées par l'Etat-parti. Textes en main, avec précision et clarté

Démythifier

« La Chine ? Éternelle, immuable, ineffable, irréductiblement différente de l'Europe, radicalement autre ? Rien n'est moins sûr, aux yeux d'Anne Cheng. Durant des décennies, elle s'emploie à défaire ces mythes, textes en main, avec précision et clarté. A ce qu'elle nomme l'éternelle « jolie Chine » (peinture, calligraphie, poésie...), elle oppose la violence, les ruptures et la diversité de l'histoire réelle de l'Empire du Milieu. Ce démontage des images convenues, souvent perpétuées par les savoirs orientalistes eux-mêmes, n'est pas sans conséquences sociopolitiques.

« Ce que la tradition appelle le tao (la voie) est supposé indécible et invisible, et ce cours du monde gouverne l'histoire et le devenir des hommes, explique-t-elle. Cette conception rend impossible de voir et de nommer l'autoritarisme, la société de contrôle, l'absence de vie démocratique, puisqu'on n'a jamais devant soi le principe du pouvoir. Je préfère les confucéens, qui veulent au contraire nommer et réguler les maux de la société. »

La sinologue combat également le mythe de l'« altérité » de la Chine. Cette dernière possède évidemment des particularités, mais elle n'entretrait aucun écart insondable avec les autres cultures. Imaginer la réalité chinoise comme radicalement différente fait à nouveau le jeu du pouvoir, puisque l'exigence universelle de justice ne serait pas pertinente pour les habitants de cette autre planète. Pour Anne Cheng, au contraire, il n'existe dans la civilisation chinoise ni mystère insondable ni énigme impossible à percer – seulement des faits et des textes, à connaître et à expliquer.

Enseigner

« Je suis enseignante avant tout », proclame volontiers la chercheuse, qui est une pédagogue hors pair. Son habitude est de commencer ses cours en faisant déchiffrer à ses auditeurs, même s'ils ne connaissent aucunement le chinois, quelques phrases d'un texte. Pour y parvenir, elle explique comment sont construits les caractères, qui n'ont rien de mystérieux. « Avec quelques clés, on peut comprendre comment les sinogrammes sont formés, à quelle logique combinatoire ils obéissent. Sans passer des années à les maîtriser, il est possible d'entrevoir comment ils fonctionnent. »

Par ailleurs, dans son séminaire de lecture des textes anciens, un collectif d'experts s'attaque à des textes hautement difficiles, tant par l'antiquité de la langue, qui diffère grandement du chinois moderne, que par la teneur de leurs propos. Mais ces œuvres compliquées peuvent en fin de compte être comprises, expliquées et traduites.

C'est dans cet esprit qu'Anne Cheng a fondé, en 2010, et codirigé, avec Marc Kalinowski et Stéphane Feuillas, la « Bibliothèque chinoise », aux Belles Lettres. Ces volumes bilingues mettent à disposition des lecteurs curieux des dizaines d'œuvres de philosophie, d'histoire, de poésie, de l'Antiquité au début du XX^e siècle, traduites du chinois, mais aussi du coréen, du japonais et bientôt du vietnamien. Une mine indispensable pour découvrir la pluralité et les contrastes de l'univers chinois étendu.

Despotismes

« La Chine est donc un Etat despotique, dont le principe est la crainte. » Cette phrase de Montesquieu a fourni récemment la thématique d'un cours d'Anne Cheng au Collège de France. Elle en éclaire les répercussions dans sa contribution au volume collectif *Despotismes orientaux*, qui met en lumière différentes facettes du stéréotype culturel qui s'est constitué, depuis le siècle des Lumières, autour de la représentation du « despotisme oriental ». Pourtant, la formule ne correspond guère au fonctionnement historique effectif de l'Empire chinois et de ses différentes dynasties, où règnent des lois et des règles, où une bureaucratie sophistiquée gère le quotidien, et où l'empereur ne gouverne pas selon ses caprices.

Le plus curieux, finalement, est que cette vue erronée, une fois connue de bon nombre de théoriciens japonais et chinois modernes, leur a servi à construire l'image d'un destin despotique inéluctable de l'Extrême-Orient, supposé étranger par essence à la démocratie. Ainsi, par un étrange détour culturel, l'erreur de Montesquieu a-t-elle fini par se transformer en réalité à l'époque contemporaine... avec le soutien des Chinois eux-mêmes.

Telle est, très résumée, l'analyse élaborée par un universitaire de Shanghai, que cite Anne Cheng dans *Despotismes orientaux*. Ce qui confirme, si besoin était, que bon nombre d'intellectuels chinois contemporains, hors du discours officiel, demeurent attentifs aux méandres de l'histoire et aux conflits des idées. ■

Voix d'intellectuels persécutés

C'EST LE TROISIÈME DES VOLUMES COLLECTIFS dans lesquels Anne Cheng, avec Chloé Froissart, rassemble des études critiques, inédites en français, rédigées par des penseurs chinois contemporains. Après *La Pensée en Chine aujourd'hui* et *Penser en Chine* (Folio, 2007 et 2021), *Penser en résistance dans la Chine d'aujourd'hui* donne à entendre les voix méconnues d'intellectuels persécutés. Les uns sont en prison, d'autres sous surveillance, exposés à des mesures de rétorsion pour ce qu'ils osent dire.

La quinzaine d'études ici réunies traitent notamment de l'écriture de l'histoire, du régime de Xi Jinping, du sort réservé aux minorités, des citoyens face à l'Etat-parti, de la crise du Covid-19. Leurs auteurs, citoyens chinois, sont pour certains ouïgours, tibétains ou mongols et traités comme des parias. Chacun des textes, souvent passionnants, est soigneusement traduit et surtout présenté de

telle sorte que l'accès se trouve facilité pour le lecteur francophone.

Ces « penseurs en résistance » analysent des situations que l'idéologie officielle s'efforce de gommer. Ce ne sont pourtant pas des dissidents, lesquels vivent aujourd'hui pour la plupart hors de Chine. Eux sont des critiques, démontant des mirages, dénonçant injustices et erreurs, soulignant des dysfonctionnements à corriger. Ils se situent comme toute dans la continuité d'une institution chinoise d'autrefois : les remontrances à l'empereur au sujet de ses errements. Les lettrés qui les avaient rédigés venaient les déposer, dit-on, leur cerceuil sous le bras. ■

R.-P. D.

PENSER EN RÉSISTANCE DANS LA CHINE D'AUJOURD'HUI, sous la direction d'Anne Cheng et Chloé Froissart avec Eric Vigne, Folio, « Essais », inédit, 574 p., 11,10 €, numérique 11 €.